



HAL
open science

Vers une participation expérientielle et sensible

E. Bailly, Théa Manola

► **To cite this version:**

E. Bailly, Théa Manola. Vers une participation expérientielle et sensible. Bailly, Emeline. Oser la ville sensible : paysage, expérience sensible et conception urbaine, Éditions Cosmografia, pp.83-106, 2018, 978-2-9550048-7-6. hal-03249378v2

HAL Id: hal-03249378

<https://hal.science/hal-03249378v2>

Submitted on 3 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Vers une participation expérientielle et sensible

Émeline Bailly et Théa Manola

83

L'objectif de la recherche-projet FACT était d'impliquer les habitants des lieux et plus largement les acteurs du territoire. L'hypothèse est qu'une conception urbaine sensible repose sur une meilleure connaissance des sentis et ressentis des paysages. Dans ce sens, une série de démarches de recueil de la parole et de dialogue ont été déployées : des ateliers-promenades à la base de la recherche-projet, des mises en débat des propositions des concepteurs, des ateliers de conception/fabrication ouverts à tous et réalisés *in situ*, et des événements autour des projets issus de FACT.

Les échanges avec les partenaires locaux ont été organisés au travers d'un comité de suivi. Une fois les enjeux posés, ils ont moins porté sur les contenus que sur la faisabilité des installations, les acteurs locaux étant préoccupés par les autorisations d'installation, de sécurité et de gestion.

Le dialogue avec les habitants de L'Île-Saint-Denis s'est centré autour de deux dispositifs¹. D'abord, les ateliers-promenades visaient à mieux comprendre ce qui fait paysage/sens pour les riverains dans leur environnement quotidien (recueil de connaissances). Ensuite, des démarches participatives ont été initiées par les concepteurs dans la phase de conception et de fabrication avec l'appui de l'association ICI implantée sur L'Île-Saint-Denis².

Les événements ont plus été l'occasion d'une monstration que d'une implication active. Ils ne constituent pas en ce sens une étape de participation mais un temps de partage.

1 Les propositions d'intervention étant ponctuelles, de petite taille et souvent discrètes, FACT visait moins à attirer un large public qu'à travailler sur le sens accordé aux lieux. Les habitants impliqués sur le territoire ont été le public principal du projet, les autres riverains s'étant montrés peu motivés. Comme nous l'avons déjà souligné, cela pose la question de la communication autour de ce type de projet auprès du public.

2 En substitution des chantiers ouverts initialement prévus.

Nous proposons de revenir sur ces deux dispositifs pour interroger la manière dont le recueil du « sensible » et de sa traduction spatiale est intervenu dans les créations FACT. Cela nous amènera à questionner les outils et méthodologies d'appréhension du sensible et de mobilisation des habitants dans cette recherche-projet.

Un dispositif de recueil de l'expérience sensible dans une visée d'intervention urbaine

Les ateliers–promenades FACT

Les ateliers-promenades ont été riches d'enseignements³ malgré une participation plus réduite qu'attendu. La mobilisation des résidents s'est avérée de fait limitée. Les neuf ateliers-promenades réalisés – dont deux avec un jeune public – ont fait l'objet de difficultés de recrutement, et ce malgré un dispositif d'information et de mobilisation important. L'objet était inhabituel et demandait une participation sur un temps long (3 heures ont été annoncées) et un créneau horaire précis.

La richesse et l'intérêt des ateliers-promenades viennent en partie du protocole expérimenté. Le protocole d'atelier-promenade propose une méthode de recueil des expériences sensibles paysagères, à mi-chemin entre outil scientifique et dispositif de médiation, qui s'inspire des résultats d'un dispositif d'« enquêtes-promenades » sur l'appréhension du paysage (Bailly *et al.*, 2013) réalisé préalablement sur le même territoire. Il repose sur de multiples méthodes qualitatives relatives aux perceptions des ambiances (Grosjean et Thibaud, 2001), ainsi que sur des méthodes mobilisées dans le cadre de médiations paysagères (Davodeau et Toubanc, 2010) ou plus largement architecturales et urbaines.

Le choix d'intituler cette méthode d'enquête « ateliers-promenades » s'explique par le fait qu'elle se situe à l'interface d'une expérience individuelle d'observation *in situ* fondée sur la déambulation (une promenade) et d'une expérience collective fondée sur un échange (un atelier). Les ateliers-promenades proposent en effet d'appréhender les expériences individuelles, mais aussi les vécus et attentes col-

3 Cette partie se réfère à l'article : Manola T., Bailly E. et Duret H., « Les « ateliers-promenades » : des expériences sensibles (paysagères) habitantes aux micro-interventions urbaines », *Revue Projets de paysage*, 2017.

lectives des habitants d'un territoire sur leurs paysages quotidiens. En ce sens, les méthodes issues des sciences humaines et sociales – parcours commentés (Thibaud, 2001), cartes mentales (Moser et Weiss, 2003), méthodes avec appareils photo (Luginbühl, 1989 ; Michelin, 1998 ; Lelli, 2003 ; Bigando, 2006...) – ont été largement mobilisées. Les ateliers-promenades se sont aussi référés à des outils utilisés par les concepteurs lors de « diagnostics sensibles » ou d'« immersion dans le lieu » (par exemple : prise de photos, récolte d'objets, prise de notes) et à des méthodes hybrides déjà expérimentées dans des recherches urbaines, tels les baluchons multisensoriels qui s'appuient sur un carnet de bord de recueil des sensations personnelles⁴ (Manola, 2013).

Les ateliers-promenades s'organisaient en deux temps. Un premier temps individuel a permis à chaque participant de prendre conscience de son propre rapport à l'espace avant de le confronter à celui des autres. Il s'est agi ici de « projeter » (Besse, 2000) le paysage. Afin de faciliter l'expression du sensible, nous avons fourni aux participants un carnet de notes à remplir avec des fiches numérotées, un appareil photo et un enregistreur vocal. Ce premier temps individuel propose une série de mises en situation personnelles. Celles-ci conduisent les participants à parcourir le site d'investigation, puis à expliciter leurs relations aux paysages du lieu : prendre une série de photos (qui représentent pour eux les paysages de ce lieu, un élément lointain, un détail du proche, une illustration du mouvement) ; enregistrer un son qui fait sens pour eux dans ce lieu et ce paysage ; toucher avec les mains et/ou avec les pieds une matière, une surface, un objet. Chaque mise en situation constitue potentiellement une proposition d'« expérience ». Les enquêtés étaient invités à détailler leur expérience dans leur carnet, tout en étant conviés à décrire le ou les signes perçus, expliquer les raisons de ce choix, préciser les sensations et émotions procurées. Ce temps visait à recueillir les sensations et affects pour mieux comprendre les sens mobilisés, les émotions éprouvées et à questionner le besoin ressenti ou non d'aménager ce lieu. Pour favoriser l'expression des éléments porteurs de sens, à la suite d'une immersion dans le lieu, chacun à son rythme, il a été demandé aux habitants de dessiner ce qui fait paysage urbain pour eux (carte mentale individuelle).

⁴ Le carnet comprend des plans du quartier, dans lequel les habitants peuvent inscrire, au cours d'une semaine, toutes leurs sensations au contact de leurs pratiques et cheminements quotidiens.

Un deuxième temps d'atelier collectif *in situ* permettait de débattre collectivement des points de vue individuels (« *Au final, que pensez-vous de ce lieu et de ses paysages ?* »), de l'histoire des lieux et des paysages (« *Est-ce que, de votre point de vue, c'est un lieu/un paysage important pour L'Île-Saint-Denis ?* », « *Auriez-vous des histoires à raconter sur ce lieu et ses paysages ?* », « *Quels sont pour vous les symboles de ce lieu et de ses paysages ?* »), mais aussi plus largement des éléments sur les sensations et émotions éprouvées ; les lieux, moyens, supports et formes d'action paysagère possibles sur le territoire d'investigation. Les habitants étaient invités à renseigner à la fois les possibles transformations imaginées (« *Si vous aviez le pouvoir de transformer ces paysages, que feriez-vous ?* »), les éléments dépréciés et les manières de les transformer, mais aussi les potentialités fortes du site et les moyens possibles pour les préserver, voire les souligner. Cette deuxième phase ne visait pas forcément la production d'un compromis entre les participants, mais la mise en exergue des différentes sensibilités et les multiples formes d'appréhension du paysage et de sa possible évolution.

Ce que les ateliers–promenades apportent : projection et projection

L'analyse du corpus des ateliers⁵ a permis de mettre en exergue des expériences sensibles individuelles et leur mise en commun en vue de tenter une forme d'« état des lieux sensible ».

Cet état des lieux s'attachait à révéler un ensemble de signes signifiants pour les habitants, reprenant à la fois des descriptions, des souvenirs, des sensations et sentiments évoqués...

5 L'analyse de ce corpus a aussi distingué le temps individuel du temps collectif. Le corpus de la première partie individuelle (à savoir les réponses écrites sur une série de mises en situation, des photos, des enregistrements et une carte mentale) a été analysé pour chaque participant, puis de manière croisée. La seconde partie collective du protocole (à savoir une carte schématique et l'enregistrement des échanges relatifs) a été analysée en partant de la carte schématique dans une logique de confrontation avec les discours recueillis, afin de retenir les éléments les plus saillants pour les futurs projets.

Exemple d'extraits de corpus issus des ateliers-promenades
mobilisés afin de dresser un « état des lieux sensible »

« Le bruit de l'eau le long de la berge, c'est un bruit très faible, très fin. Il faut que tout autour soit silencieux pour percevoir ce "bruit" tant il est couvert par la pollution sonore en zone urbaine. »

« J'ai choisi ce point de vue parce qu'il correspond (dans mon souvenir) à l'entrée des entrepôts, ou plutôt à leur sortie ! Quand on retrouvait la lumière du jour après l'arpentage de ces lieux sombres. »

« Des sentiments positifs [produits] surtout par le décalage d'être en ville et de sentir un sol mou, agréable, déstructuré au sens de pas fini, laissé brut... que l'on peut toucher aussi bien avec les mains qu'avec les pieds en "shootant" dedans. »

« Sur le haut de la butte... Quelle vue ! Lieu inhabituel, original... je vois la fumée des tours Marcel-Paul et le pont de l'autoroute. Sentiment de domination sur le paysage/position privilégiée... ».

Les éléments matériels sont multiples : *skyline*, perspectives, tracés de rues sur d'anciens bras de Seine comblés, éléments d'architecture comme les clochers, les volets colorés d'une façade, détails récurrents, tels les portillons de couleur bleu clair sur les quais, ou encore les ducs-d'Albe sur la Seine, fragments de nature tel le fleurissement généreux d'un jardin privé, autant de détails qui appellent l'attention des hommes aux lieux, qu'ils s'agisse d'initiatives publiques ou privées... D'autres renvoient à l'histoire, à des souvenirs ou des imaginaires du passé (les entrepôts vacants évoquent des images de foule de travailleurs, les anciens poteaux électriques peuvent rappeler les lignes d'horizon créées par les fils suspendus...). D'autres relèvent du mouvement urbain, telle l'autoroute A86 qui, vue de loin, évoque le lien à Paris et au reste de la métropole, et la nuit, un faisceau de lumière vers le ciel). Ils peuvent être associés à des déplacements humains (le flux des piétons sur le pont, le positionnement des individus dans l'espace...). Ils peuvent favoriser des sensations (sons, matières, sols, jeux de lumière notamment en lien avec l'horizon de la Seine et du ciel) et des états émotionnels : tristesse à la vue du paysage d'entrepôts voués à disparaître (et leur symbolique de l'activité passée), joie face au bruissement des feuilles, quiétude liée aux légers flots de l'eau de la Seine...

Tous ces éléments conjugués participent à la création du sentiment de paysage personnel et commun. Ils constituent des sortes d'unités de paysages, tels les jardins privés qui soulignent le paysage d'une rue, sachant que chaque personne ne percevra pas le même jardin comme symbole du paysage de cette rue.



Photos de quelques signes identifiés

Source : habitants participants aux ateliers-promenades

Ces différents signes permettent de créer un sentiment paysager, empreint d'affects, dans un lieu et à un moment donné. En effet, et comme dans d'autres cas où l'écriture a été mobilisée comme moyen d'expression du sensible, elle a permis l'expression des affects (éléments de l'ordre des émotions, des sentiments...).

Par l'écriture, l'affect se libère

« J'aime énormément m'appuyer contre les arbres, m'asseoir sur les branches basses de cèdres pour raconter des histoires aux enfants. J'aime cette sensation que l'on a aussi avec les feuilles, velues, luisantes. Les feuilles de mûrier sont à double face, rugueuses et lisses, c'est un peu comme pour un enfant, le côté papa/maman. Quand je me mets dos contre un arbre, c'est agréable, presque une relation amoureuse, une relation individuelle en tout cas. J'aime bien aussi la terre en ville, les chemins de terre et de pierre, en silex. Tout ça disparaît malheureusement. »

« Sensation d'avoir découvert un bel endroit. La maison à droite me rappelle là où j'ai grandi - souvenirs d'enfance. La fresque me donne envie de faire une pause, un temps d'arrêt, le côté un peu vieilli me fait penser au temps qui passe. Sourire intérieur, je pense à mon enfance, car il y a beaucoup de chats chez mes parents, dans le jardin, chez mes oncles et tantes. Cela me rappelle des bons moments, mais je me sens un peu nostalgique. Sentiment d'être en lien avec le mouvement quotidien du quartier, avec la vie des gens. »

Si les participants ont pu mettre en avant leurs propres expériences sensibles, ils ont aussi été invités à échanger sur celles-ci. Ils en ont partagé certaines avec d'autres qui en ont connu des similaires. Dans le cas où des expériences sensibles n'étaient pas partagées (car vécues de manière différente ou contradictoire), l'enjeu était de négocier une vision acceptable et partageable par tous grâce à une spatialisation sur une carte « sensible » commune.

Ainsi, l'analyse du corpus des ateliers-promenades a permis une mise en perspective collective des expériences sensibles visant à distinguer et cibler des micro-lieux d'intervention sur chaque site, en fonction de leur capacité à fonder une expérience sensible. Par exemple, quatre micro-lieux ont été repérés sur le quai du Moulin, dont l'un est considéré comme « majeur », et six autres sur l'auto-route A86 dont un principal.

Micro-lieux d'intervention prioritaires qui ressortent des ateliers-promenades sur le terrain 2 – quai du Moulin



- Terrain d'observation
- Site d'intervention
- Site d'intervention prioritaire

(1) Le chemin des bords de Seine au niveau du pont sur la partie nord du site. Inviter à descendre, à cheminer, se promener. Le passage sous le pont peut constituer une porte et non une rupture. Le flux sur le pont, notamment la nuit, crée des effets de lumière qui révèlent la métropole.

(2) Le quai du Moulin dans sa partie centrale « fermée » par le muret coté Seine et les barrières des jardins privés côté rue. Offrir une porosité des jardins et surtout du muret afin de permettre une meilleure visibilité de la Seine, de la végétation, mais aussi des rives, du ciel, de l'horizon et une possibilité de s'y asseoir pour contempler ce lieu.

(3) La descente sur les rives de Seine, juste avant l'entrée du chemin de halage. Investir les liens avec l'eau, la terre, le ciel, les variations de lumières sur les rives, la Seine, la métropole. S'approprier les berges et même l'eau.

(4) Le chemin de halage, en particulier son « entrée » au niveau des entrepôts. Très valorisé, l'ambition est de le préserver dans son état actuel, en particulier son caractère sauvage, libre, non aménagé. Seule intervention possible, la possibilité d'assises, dans des matières naturelles se fondant dans le site.

Les ateliers-promenades ont rempli plusieurs objectifs quant à la qualification des paysages et des expériences sensibles. Plus encore, ils ont permis de révéler les sensations et les affects que des individus éprouvent au contact des lieux et de faire émerger un discours négocié entre les participants par le croisement d'approches individuelles et collectives.

Cette manière de qualifier le paysage et les expériences sensibles qui lui sont rattachées, peut nous offrir une lecture du paysage urbain plus proche des vécus et expériences, permettant une intervention que nous pourrions qualifier de plus sensible sur et dans ces paysages. En effet, le cadre d'analyse des retours des habitants a permis d'identifier des pistes d'intervention inédites (protéger des traces patrimoniales, ménager des micro-lieux, souligner un élément symbolique, une perspective ou une ligne évocatrice, *etc*). Basées sur des expériences sensibles individuelles et/ou partagées, ces pistes d'interventions apparaissent distinctes de celles qui auraient été préconisées dans le cadre des analyses urbaines en usage dans le champ professionnel. Par exemple, il est proposé de ménager une berge de la Seine sans pour autant modifier son caractère « sauvage », d'offrir des points de contemplation sur le paysage lointain ou au contraire proche, de jouer avec les végétaux endogènes pour mailler les rues, de mettre en scène l'autoroute A86, *etc*. Ces propositions apparaissent en contradiction avec les projets urbains à l'œuvre sur L'Île-Saint-Denis. Ainsi, le réaménagement de berges en quai aménagé pour la promenade s'oppose au caractère de « nature sauvage » des bords de Seine valorisé par les personnes interrogées. De même, les perspectives évocatrices d'horizons lointains seront bouchées par des constructions.

Toutes les pistes recueillies ont été « traduites » en objectifs et principes d'intervention afin d'inviter les concepteurs à en tenir compte dans leurs propositions.

Exemple des principaux objectifs d'intervention et des principes de conception sur le quai du Moulin :

Objectifs d'intervention

- Offrir un point de contemplation du paysage naturel et urbain, jouant avec les lumières du ciel, de l'eau.
- Permettre une appropriation des abords de l'eau afin de favoriser les liens entre les hommes et ces lieux. Ces possibilités d'appropriation visent autant les habitants de L'Île-Saint-Denis que les visiteurs occasionnels.
- Mettre en relief la nature et les signes de la ville, voire de la métropole, notamment le pont et ses jeux de lumière en soirée.

Principes de conception

- Ménager le site, les rives de l'eau, son caractère sauvage et « bricolé » par des interventions en pointillé, discrètes, se découvrant par la déambulation.
- Magnifier le rapport à la lumière (dispositif naturel et artificiel - si possible durable) et ses interfaces avec l'eau, le ciel, la végétation, mais aussi la ville.
- Concevoir des éléments offrant une possibilité de s'arrêter, s'asseoir au bord de l'eau, voire les pieds dans l'eau.
- Permettre d'aller sur l'eau (possibilité de micro-barge accessible) pour observer, regarder, écouter, appréhender l'horizon du ciel, de la Seine. « *Une ville, c'est d'abord la quantité de ciel qu'on arrive à voir entre deux immeubles qui, au fond, ne sont pas très importants* » considère un habitant.
- Une attention particulière devra être portée à la faisabilité et à la sécurisation de l'aménagement en vue de son accessibilité par le public.

Un outil méthodologique avec ses limites

Les ateliers-promenades expérimentés dans la recherche-projet FACT ont permis de montrer que les rapports sensibles aux paysages reposent ainsi sur un ensemble de signes permettant à chacun d'éprouver les lieux. Ces signes peuvent être des repères naturels et spatiaux (proches ou lointains), des référents culturels, historiques, sociaux ou personnels, liés à la perception des autres (leurs flux, leur présence),

mais aussi à des ambiances spécifiques (lumières, saisons, sons, *etc.*) et aux mouvements, que ceux-ci soient plutôt d'ordre naturel (changements dans le ciel, vent dans les arbres), ou culturel (rythmes jour/nuit, séquences des flux liés aux transports, aux piétons). Le sentiment de paysage émerge d'une composition d'éléments perçus, mais aussi sentis et ressentis. En ce sens, les ateliers promenades prolongent les résultats de la recherche préalablement menée dans le cadre des enquêtes-promenades plus approfondies de la recherche *L'Enjeu du paysage commun*.

Cette méthode nous apparaît prometteuse si on tient compte de ses avantages et de ses limites. En effet, si le recueil des sentis et ressentis individuels n'ébauchent que des tendances, la combinaison de moments individuels et collectifs rend possible le dépassement de certaines limites inhérentes aux méthodes individuelles qui ne permettent pas « *de comprendre comment la perception façonne et est façonnée par les relations que les individus entretiennent les uns avec les autres, comment elle peut devenir le support d'une action collective* » (Colon, 2008, p. 8). De même, la « non-naturalité » des expériences « provoquées » favorise des expérimentations non habituelles : toucher le sol avec les mains, écouter les sons au bord d'une autoroute... qui informe sur l'expérience sensible, mais moins sur le rapport quotidien aux lieux.

Plus largement, mener de front recherche et projet en respectant les exigences scientifiques et les temporalités opérationnelles pose question, notamment s'il n'existe pas une connaissance scientifique préalable comme ce fut le cas dans le projet FACT. Dans une perspective de changement de paradigme à la fois dans la recherche et dans l'action, nous pourrions imaginer que recherche et projet puissent former une posture croisée qui ne serait pas semblable à la recherche « traditionnelle » ni aux processus habituels d'action urbaine. Cette question de l'articulation de ces deux champs est au cœur de la recherche-projet FACT et des ateliers-promenades qui ne sont ni un outil scientifique, ni une démarche opérationnelle, mais bien un dispositif à la jonction des deux.

Du recueil du sensible au matériau de création sensible : une mise à l'épreuve des ateliers-promenades

Si les ateliers-promenades ont permis de faire émerger un corpus sur les rapports sensibles aux lieux, les différents concepteurs s'en sont saisis de manière très contrastée. La restitution des matériaux des ateliers-promenades sous forme brute (discours, cartes mentales, *etc.*) ou de résultats (cahiers de recommandations) était considérée comme fondatrice. Mais plusieurs concepteurs ont regretté de ne pas avoir participé aux ateliers-promenades. Ils estimaient qu'entendre en direct les paroles des habitants aurait permis de partager l'expérience et d'ancrer plus profondément leur relation à leurs propres sentis et ressentis paysagers. L'expérience personnelle, croisée avec celles des habitants, permettrait ainsi de mieux appréhender ce matériau de multiples subjectivités, en tenant compte notamment des dimensions non dites, implicites. Pour Hermeline Carpentier et Simon Cathelain (ex-Arplan-teurs), les retours des ateliers-promenades constituaient un matériau riche, émouvant, beau, mais ils sentaient le besoin de s'y confronter personnellement. Pour les Voix d'ici, l'expérience ouvre en soi une possibilité d'accès à l'autre.

Malgré ces réserves, le matériau retranscrit (micro-lieux, détails signifiants du lieu, sensations associées) a été utilisé par une majorité des concepteurs comme des points de départ pour la création. Il permettait un premier accès au lieu et de se projeter dans ses dimensions symboliques et sensibles. Un arbre pouvait, par exemple, constituer un symbole du lieu, une matière un enjeu de sensation, une lumière une occasion de rêverie.

Seuls trois des concepteurs ont délaissé ce corpus. Deux ont préféré fonder leur intervention sur leur propre expérience sensible. Un autre estimait que sa démarche était par son mode opératoire de co-réalisation et de convivialité, l'enjeu de cette relation sensible (ce qui reste loin d'être une évidence de notre point de vue, la méthode employée n'ayant pas permis d'énoncer les sentis et ressentis des participants).

Cette posture renvoie à une pratique de la conception artistique et parfois urbaine où le rapport au sensible est majoritairement associé à celui des concepteurs, et non à celui des habitants. Il nous apparaît crucial de lever cette ambiguïté. Pour qu'un tournant de la conception urbaine et des habitudes opérationnelles s'opère, l'un des enjeux est de redéfinir le rôle, le statut, les actions et surtout les représentations, imaginaires, sentis et ressentis des habitants⁶ (considérés dans la

⁶ Le terme « habitant » est utilisé pour désigner toute personne qui *habite* l'espace. Cela peut être un riverain, un usager... voire un passant, dont l'expérience est

recherche FACT comme les principaux vecteurs du sensible). Si cette considération se déploie dans le cadre de recherches issues principalement des sciences humaines et sociales, elle reste rarement prise en compte dans le monde de la conception. Les « habitants » (ou les « usagers », vocable qui est le plus souvent mobilisé dans le cadre des démarches projectuelles) ne sont considérés qu'à la marge. De fait, la prise en compte des rapports sensibles tissés entre les êtres humains et leur environnement est peu présente dans le quotidien de la conception du « projet ». Si les concepteurs se réclament souvent de « l'habitant », ils se positionnent comme des experts techniques et esthétiques (Gardesse, 2011). Ainsi, si les discours évoluent, la considération dans les projets urbains pour les sens, les représentations⁷, et les affects⁸ associés aux espaces reste à la marge.

Si cette question est encore une fois largement traitée dans les travaux de recherche en sciences humaines et sociales et en études urbaines, l'expérimentation de démarches méthodologiques dans un objectif à la fois de compréhension et d'action, et plus spécifiquement d'intervention spatiale, reste moins développée, bien qu'en expansion ces dernières années dans le cadre de la montée en puissance des pratiques dites participatives (Montebault *et al.*, 2015). L'entrée dans le sensible implique dès lors des dispositifs opérationnels plus souples que ceux mobilisés par la recherche, tout en étant à même de garantir une certaine scientificité du corpus. Le dispositif d'atelier-promenade s'avère intéressant si on tient compte de ces limites « scientifiques », ainsi que du fait que les concepteurs devraient y être associés. Sous cette condition, l'outil atelier-promenade peut être un support de projet expérientiel partagé, où l'intersubjectivité est mise en lumière, pour aborder les lieux, les sentis et ressentis qu'ils suscitent.

issue d'une certaine appropriation du lieu.

7 Par-delà la complexité de la notion de représentation sociale et l'apport des différentes disciplines sur ce sujet, nous retiendrons que « *situées à l'interface de l'individuel et du social, du rationnel et du pulsionnel, de la conscience et de l'inconscient, de l'imaginaire et du discursif, les représentations sociales sont à la fois des constituants mentaux et des contenus de pensée très importants* » (Mannoni, 2006, p. 120). En cela, les représentations sociales s'appuient sur un ensemble d'informations, lesquelles se structurent et s'organisent pour donner naissance à une attitude envers l'objet représenté, et ce faisant à un comportement. Plus précisément, l'individu privilégie certaines informations au détriment d'autres pour une meilleure compréhension et assimilation au regard de son système de valeurs, de ses cadres de référence.

8 Selon Nathalie Audas et Denis Martouzet (2008), le rapport affectif (à l'espace) est construit dans l'interaction entre expériences urbaines (dont sensibles) et souvenirs de ces expériences de villes. Ces rapports affectifs fabriquent des images et des représentations mêlant ville(s) idéale(s) et expériences et peuvent cristalliser des émotions. En retour, ces images, représentations et émotions modifient le rapport affectif à l'espace.

Des dispositifs de participation complémentaires mis en œuvre par les concepteurs

De la recherche d'un partage d'expérience

La phase conception et réalisation souhaitait également une mise en dialogue avec l'expérience sensible des habitants. La proposition initiale de la démarche FACT prévoyait des temps d'échange autour des propositions et des chantiers ouverts, impliquant les participants aux ateliers-promenades et d'autres habitants de L'Île-Saint-Denis. Cette possibilité a rapidement été remise en cause par la variété des propositions d'intervention et des calendriers des concepteurs. Aussi, chaque concepteur a-t-il été invité à déployer sa propre méthode de dialogue avec les habitants. Spontanément, une grande part d'entre eux (7 sur 10) a initié un nouveau recueil des expériences sensibles. Pour la plupart, il s'agissait de confirmer et d'expérimenter les retours issus des ateliers-promenades. Ils exprimaient le besoin de se confronter aux expériences des résidents pour pouvoir s'en saisir eux-mêmes. Les quelques concepteurs n'ont pas déployé de dispositif participatif soit par positionnement personnel (considérant l'œuvre comme elle-même sensible), soit par manque de temps et éloignement (par exemple La Fabrique de l'Est et MaDe).

Les démarches proposées ont été multiples : interviews, rencontres aléatoires (pour se confronter à un ressenti) et surtout ateliers collectifs et promenades partagées...

Les ateliers ont été souvent privilégiés, ciblant soit les adultes (Fabrication Maison/Arplanteurs, NDF, Éoliens...), soit les enfants (Macha Paysage, Alice Milien...).

La participation des enfants a été mobilisatrice, en s'inscrivant dans des cadres organisés (écoles, activités extrascolaires...) et par le caractère souvent ludique des activités proposées. Elle permettait des projets pédagogiques sur des thèmes inédits (recyclage, paysagement des espaces urbains, découverte de son cadre de vie...) tout en invitant à s'impliquer dans son lieu de vie (faire quelque chose à partir des déchets, modifier son environnement...). Ils ont en outre suscité l'attrait du jeune public pour les interventions FACT réalisées, les enfants souhaitant faire partager à leurs proches le résultat de leur contribution.

Les ateliers proposés aux adultes ont suscité une moindre participation, probablement en raison du caractère inédit des dispositifs proposés. Ils étaient perçus comme une « curiosité ». Ces ateliers, bien qu'ils fussent moins attractifs, constituaient toutefois des prototypes méthodologiques pour questionner les lieux de vie. Ils ouvraient vers d'autres visions urbaines et donnaient des clés pour s'y investir. Les Éoliens ont par exemple proposé un atelier de fabrication de mobiles urbains dans la rue, à partir de déchets ramassés *in situ*, pour sensibiliser aux possibilités de transformation immédiate de son espace quotidien tout en jouant de son paysage périmé et à venir. Ces ateliers favorisent une implication par le faire, la manipulation, le toucher, l'implication. Ils proposent un accès au sensible par des petites expérimentations et une expérience partagée du paysage quotidien.

Des promenades comme moments partagés dans le paysage ont également été proposées par les concepteurs. Le collectif Coloco a par exemple organisé une déambulation collective pour récolter des graines locales, endogènes. Il s'agissait de partager une expérience des lieux et de porter attention aux multiples touches de végétal pour en partager et développer le paysage. Voix d'ici a mené des d'interviews individuelles en marchant afin de saisir les paroles *in situ* et le fond sonore du parcours. Ces promenades permettaient de partager des moments dans les lieux, plus encore des instants de contemplations en étant attentifs aux paysages sonores. Les récoltes de récits sonores ont été marquantes pour les participants qui ont exprimé leur plaisir à parcourir ensemble ce paysage et à participer ainsi à une création urbaine vécue comme collective.



À gauche : Coloco, déambulation de récolte de graines

À droite : Alice Milien, atelier de fabrication de « fleurs de pétrole »

Au-delà du dispositif de dialogue, les situations de jeux ont été également souvent initiées, là aussi, tant pour les adultes que les enfants. Coloco a ainsi prôné une « position ludique critique » où l'humour était un mode d'accès à l'environnement. Jouer est, selon eux, une aptitude partagée par tous. S'amuser redonnerait de l'autonomie aux personnes, en opposition à une participation institutionnelle, jugée trop codée et réglementée, voire contrôlée par certains acteurs ou groupes d'habitants. L'enthousiasme du jeu favoriserait la compréhension des autres participants et l'élaboration de solutions partagées, mais aussi réalisables, par la mise à l'épreuve de questions concrètes. Les expériences personnelles s'additionneraient pour offrir une proposition d'intervention commune. Le jeu étant, pour Coloco, une opportunité d'expérience commune où chacun peut évaluer personnellement les enjeux d'un lieu en évitant les « pièges » du discours idéologique ou de la réclamation.

Dans une perspective expérientielle, Alice Milien estime elle aussi que le jeu est important. À travers le façonnage des sacs plastiques, ses ateliers se voulaient ludiques pour permettre de créer des moments de « plaisir », de « réenchantement » et d'introduire de la « métaphore » (récolte, découpage en lanière, assemblage des couleurs, des matières, batailles de sacs...). Ils permettaient, selon elle, de faire découvrir l'idée de l'œuvre à des enfants. Elle considère même comme essentiel de « *chercher à faire œuvre commune* ». Chacun créait une fleur de pétrole singulière et tous contribuaient au parterre de fleurs de pétrole. Les rôles et habitudes de chacun pouvaient s'inverser : les garçons réalisaient des fleurs, les élèves médiocres devenaient excellents, *etc.* De même, les relations aux lieux se rejouaient par l'expérience symbolique que la participation à l'atelier ouvrait. Une autre spatialité et un autre rapport aux autres pouvaient s'opérer.

Ainsi, les concepteurs ont nourri la connaissance sensible à partir d'expériences communes avec des habitants dans le cadre des ateliers collectifs, des promenades. La présence *in situ*, la manipulation, le jeu, la contemplation sont autant d'expériences en commun qui sont apparues fondamentales pour saisir l'essence des paysages de l'île, plus encore pour mettre en mouvement les participants et les inviter à contribuer à leur manière à l'évolution des paysages. Dans cette phase, ce sont donc moins les sensations, émotions ou imaginaires qui ont été convoqués que l'éprouvé lui-même (dans sa dimension diffuse). Elle complète alors le recueil du sensible d'une expérience éprouvée comme matière de conception.

Cette recherche d'expériences partagées questionne la notion d'œuvre individuelle au profit de l'œuvre commune et de sa réception elle-même collective. C'est d'ailleurs une approche expérientielle de l'œuvre (de l'amont à l'aval) qui a été mise en avant par une majorité des concepteurs du projet FACT. Elle se fonde sur des dispositifs d'implication des habitants simples, supports d'une expérience commune des lieux, en vue de leur donner un sens, d'inventer des formes spatiales du quotidien urbain et de favoriser l'expérience future des paysages.

C'est aussi ce caractère expérientiel qui est valorisé par les participants. Plus les expériences de conception/création étaient partagées, plus l'installation était elle-même source d'expériences. Ainsi, une spectatrice de fleurs de pétrole ressentait le parterre de fleurs comme vivant, comme une métaphore de la vie dans un lieu mort. La forme (ici plastique) produite sur la base d'expériences partagées devenait à son tour source de ressentis. De fait, les habitants chargent les lieux de leurs expériences, à travers leurs appropriations et leurs détournements, mais aussi leurs désirs, imaginaires et affects. Ils participent à la création de l'espace sous l'effet permanent de micro-actions (Bourdin, 2002). Le principe du concepteur qui crée à partir de sa sensibilité propre se trouve questionné à la faveur d'une approche collective, d'un partage du sensible (Rancière, 2000) avec les résonances subjectives qu'un lieu inspire à de multiples personnes.

Outre le caractère partagé de ces interventions, plusieurs concepteurs ont insisté sur la naturalité des expériences et la simplicité des formes d'intervention, potentiellement reproductible. Par exemple, Fabrication Maison et les Arplanteurs ont mis à disposition des participants un vocabulaire de signes urbains simples, à même de révéler les lieux (une ligne pour souligner une perspective, une vague pour rappeler présence de l'eau, un rond pour symboliser un point de rassemblement...). Ils ont ainsi déployé des dispositifs facilement reproductibles pour intervenir dans le paysage urbain (taille des broussailles en bord de Seine pour créer des lieux de contemplation, plantations de hauts bâtons dans l'eau, tracé de ligne de propre pour valoriser des horizons, tracés à la chaux grâce à des pochoirs pour symboliser des usages...). Nicolas Deshais (atelier NDF), à travers l'installation de nichoirs faciles à fabriquer, invite chacun à vivre avec les oiseaux pour mieux s'immerger et intervenir sur les ambiances urbaines (les sons, les mou-

vements, le rapport au ciel et à la nature vivante). Coloco propose des bombes de graines sauvages aisément reproductibles pour fleurir l'espace public. Macha paysage repère avec les habitants les trous de chaussées d'une ruelle pour permettre sa plantation et son embellissement progressif. Ce sont ainsi une myriade de dispositifs simples et facilement reproductibles qui ont été proposés par les concepteurs afin de partager et démultiplier les possibilités de « création » qui font elles, œuvre commune.

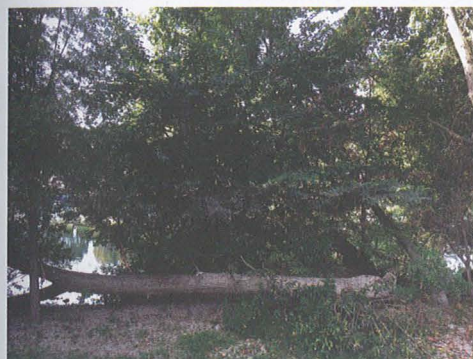
Toutes ces approches créent une sorte de boîte à création locale de fabrique du paysage sur un mode *do it yourself*⁹. Elles ouvrent sur une forme d'urbanisme de petits possibles, issus de petits gestes, de micro-dispositifs communs permettant à tout un chacun d'agir à sa façon, à travers un vocabulaire urbain ou végétal permettant de tisser une relation aux lieux et d'en symboliser le paysage. La simplicité des expériences proposées favorise une relation spontanée aux paysages et complète, là aussi, celle proposée au sein des ateliers-promenades dont la non-naturalité de certaines mises en situation pouvait interroger. Elle confronte signes du sensible et expérience du faire sans toujours se rencontrer. Les concepteurs ont privilégié une écriture spatiale simple et porteuse d'expérience plus qu'une recherche de scénarisation sensible. Celle-ci se dessine plutôt dans la mise en récit commune.

Les conditions d'une participation sensible et expérientielle

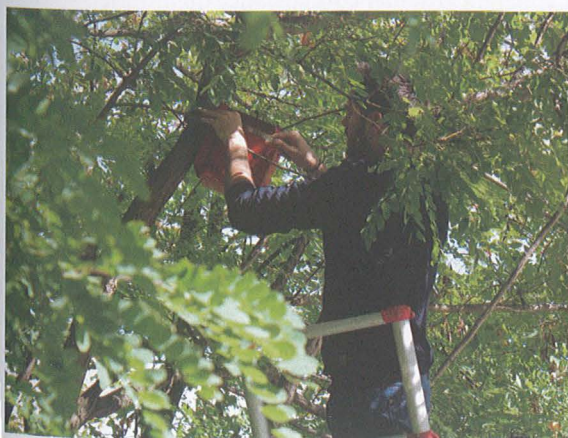
Reconnaître la multiplicité des sentis et ressentis, jouer des variations de l'expérience d'un paysage peut amener à des productions de l'espace urbain renouvelées, non plus maîtrisées par les seuls « experts » de la ville, mais ouvertes aux autres visions et à leurs mises en tension. Plus encore, l'expérience des paysages permettrait de passer d'un ressenti individuel à une forme de reconnaissance collective, posée comme préalable à l'invention paysagère (Aubry, 2006). L'intervention paysagère pourrait alors être envisagée à partir d'une connaissance des relations intersubjectives et sensibles aux lieux et leurs mises en perspective dans le cadre d'expériences partagées. Elles permettent d'approcher la « subjectivité partagée », de susciter une émotion potentiellement partageable face à un lieu, un paysage révélé, souligné. Le partage du monde sensible s'ancre dans la relation à l'autre et au lieu, il permet des mises en récit, une représentation de soi, de l'autre et du monde, un imaginaire et une projection de son monde intime, social et culturel. En ce sens, l'implication par le sensible prend une



Bombes de graines - Atelier Coloco



Taille des broussailles en bord de Seine, avant puis après l'intervention - Les Arplanteurs



Cuicui, nichoirs dans l'espace urbain - Nicolas Deshais (Atelier NDF)

dimension politique, dans la mesure où elle permet de transposer le réel pour mieux s'y inscrire subjectivement, collectivement, et métaphoriquement par la création.

Ces dialogues autour des perceptions sensibles conduisent à déployer des formes d'intervention de petites envergures, parfois même de très petites échelles, pour que l'expérience créative se déploie au-delà de l'intervention du concepteur, tout en mobilisant d'autres visions, y compris sensorielles, symboliques ou affectives, des paysages.

La révélation du paysage serait ainsi à la fois liée à sa perception, son expérience partagée, sa création collective. Elle implique la mise en avant des expériences sensibles individuelles, intersubjectives, mais aussi partagées, comme préalable de la création urbaine et paysagère. Ce « partage du paysage » suppose alors de considérer le recueil du sensible et les relations intersubjectives en présence (tels les ateliers-promenades), des possibilités d'éprouver et de transformer en commun (tels qu'initié par les concepteurs de FACT). Ce partage repose plus sur des moments que sur des manifestations dans l'espace public. Hannah Arendt (1956) estime d'ailleurs que c'est l'action, l'agir politique, qui permet la réinvention continue et la pérennité d'une sphère publique. Les moments publics priment sur les procédures. Les possibilités de saisir et partager le sensible apparaissent clé à l'éprouver, l'expérience, la création ou l'appropriation paysagère. Cette chaîne de démarches de résonnances des sentis et ressentis (des ateliers-promenades aux dispositifs d'expériences du faire, de l'éprouvé) favoriserait potentiellement une conception plus sensible des paysages. Elle implique alors une troisième étape de mise en récit partagée de ces paysages révélés. Elle appelle à articuler connaissance du monde sensible urbain et des « savoir faire » expérientiels pour mieux éprouver les paysages et en favoriser un récit commun croisant connaissance du sensible et de l'éprouvé.

Ces moments publics partagés renvoient à des approches de la « participation » que nous pouvons qualifier de sensibles (Bailly, 2017) et d'expérientielles, car étayées par des expériences physiques, cognitives, sensorielles et affectives. Elles impliqueraient une relation continue entre acteurs de l'urbain et habitants pour susciter des dynamiques de recueil, de partage et de créations partagées. Elles favoriseraient la conception permanente d'une multiplicité de signes urbains et potentiellement expérientiels, tout en participant à une dynamique de

micro-paysages partagés et articulés. Elles participent d'une approche pointilliste de la ville (Bailly, 2015).

Le paysage devient alors une expression des rapports sensibles des habitants à leur territoire de vie. Leurs traductions deviennent significatives pour les citoyens. Elles créent à leur tour un ensemble de signes qui formerait un langage expérientiel et de mise en récit du paysage. C'est ce que Sartre (1972) exprimait quand il décrivait ses vertiges et questionnements sur le vivant face à la vue d'une racine. C'est cette évocation qui nous semble à l'origine du paysage ressenti. Ces signes prennent forme par des dispositifs spatiaux (possibilité de recul, perspectives, éléments repères...), mais aussi idéels (récits, éprouvés, imaginaires personnels et partagés) et projectuels (expérimentations *in situ*). Selon notre hypothèse, ils peuvent fabriquer du « commun » au sens d'Hannah Arendt (1956), c'est-à-dire cette possibilité de tous les humains de percevoir le monde, au-delà des différences de regard de chacun. Le paysage devient alors une traduction du monde que les habitants peuvent interpréter de manière commune (Corbin, 2001).

Bibliographie

- ARENDRT H. (1956), *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, coll. « Agora », Paris.
- AUBRY P. (2006), « Subjectivité partagée », in Berque A. (dir.), *Mouvance II, soixante-dix mots pour le paysage*, Édition de la Villette, Paris.
- AUDAS N. ET MARTOUZET D. (2008), « Saisir l'affectif urbain. Proposition originale par la cartographie de réactivation des discours », communication au colloque « Penser la ville - approches comparatives », 25 et 26 octobre 2008, Centre universitaire de Khenchela, Algérie, [en ligne] <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00380553/en>
- BAILLY E. (2017), « Des paysages en mal d'émotion », *Carnets de géographes* n°9, janvier 2017.
- BAILLY E. (2015), « L'appréhension du paysage urbain, une opportunité pour renouveler les conceptions urbaines environnementales et les démarches participatives », in Luginbühl Y. (dir.), *Biodiversité, paysage et cadre de vie, La démocratie en pratique*, Paris, Éditions Victoires, pp. 139-154.
- BAILLY E., WAKEMAN R., DURET H., PAQUOT T. ET PRIÉ V. (2014), *L'Enjeu du paysage commun*, Rapport de recherche du Programme de recherche Paysage et Développement Durable 2, CSTB/MEDDE, Paris.
- BESSE J.-M. (2000), *Le Goût du monde. Exercices de paysage*, Arles/Versailles, Actes Sud/ENSP/ Centre du paysage.
- BERLEANT A. (1992), *The aesthetics of environment*, Philadelphie, Temple University Press.
- BIGANDO E. (2006), La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise (communes du Médoc et de la Basse Vallée de l'Isle). Thèse de doctorat en géographie, Université de Bordeaux 3.
- BLANC N. ET LOLIVE J. (2013), « Esthétique environnementale et projet paysager participatif », in Luginbühl Y. (coord.), *Paysage et Développement Durable*, Éditions Quae, Paris, pp. 247-265.
- BOURDIN A. (2002), « Comment on fait la ville, aujourd'hui, en France » in *Espaces et sociétés*, n°105/106.
- CORBIN, A. (2001), *L'Homme dans le paysage. Entretien avec Jean Lebrun*, Textuel, Paris.
- DAVODEAU H. ET TOUBLANC M. (2010), « Le paysage-outil, les outils du paysage. Principes et méthodes de la médiation paysagère. », Communication dans le cadre de la conférence OPDE – Outils pour décider ensemble. Aide à la décision et la gouvernance, 25 et 26 octobre 2010 à Montpellier.
- GARDESSE C. (2011), La « concertation » citoyenne dans le projet de réaménagement du quartier des Halles de Paris (2002-2010), in Zetlaoui-Grosjean M., Thibault J.-P. (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Éditions Parenthèse, 2001.
- LUGINBÜHL Y. (2004), « Synthèse des résultats scientifiques », programme de recherche « Politiques publiques et paysages. Analyse, évaluation ; comparaisons », MEDD-Cemagref.
- LUGINBÜHL Y. (1989), « Paysages élitaires et paysages ordinaires », in *Ethnologie française*, XIX, 3, pp. 227-236.
- MANOLA T. (2013), « Rapports multisensoriels des habitants à leurs territoires de vie. Comment saisir l'insaisissable ? Méthodologie du paysage multisensoriel », in *Noroi* n°227, pp. 25-42.

MANOLA T. (2012), « Conditions et apports du paysage multisensoriel pour une approche sensible de l'urbain. Mise à l'épreuve théorique, méthodologique et opérationnelle dans 3 quartiers dits durables européens : WGT, Bo01, Augustenborg », thèse en urbanisme, aménagement et politiques urbaines, Lab'Urba et UMR CNRS LAVUE, université Paris-Est, École doctorale VTT.

MANOLA T., BAILLY E. ET DURET H. (2017), « Les "ateliers-promenades" : des expériences sensibles (paysagères) habitantes aux micro-interventions urbaines », *Revue Projets de paysage*.

MICHELIN Y. (1998), « Des appareils photo jetables au service d'un projet de développement : représentations paysagères et stratégies d'acteurs locaux de la montagne thiéroise », in *Cybergeo : European journal of geography*, Document n°65.

MONTEBAULT D., DAVODEAU H., GEISLER E., GUTTINGER P., LECONTE L., LUGINBÜHL A., ROMAIN F. ET TOUBLANC M. (2015), « Une expérimentation d'aménagement participatif à Villandry dans le Val de Loire (37) pour un renouvellement des pratiques paysagistes », in Y. Luginbühl (dir.), *Biodiversité, paysage et cadre de vie. La démocratie en pratique, Programme Paysage et Développement Durable*, Victoires Éditions, pp. 171-192.

RANCIÈRE J. (2000), *Partage du sensible, Esthétique et politique*, La Fabrique éditions, Paris.

ROGER A. (1994), « Paysage et environnement : pour une théorie de la dissociation », dans Leyrit C., Lassus B. (dir.), *Autoroute et Paysages*, Éditions du Demi-Cercle, Paris, pp. 16-35.

THIBAULT J.-P. (2001), « La méthode des parcours commentés », in Grosjean M. et Thibault J.-P. (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Éditions Parenthèse, pp. 89-99.